

J EUDI, 19 MARS 1840.

2^e ANNÉE. — NUMÉRO 110.

Abonnement :

3 mois. 9 fr.
6 mois. 16
1 an. 30

Annonces :

75 centimes la ligne.

BUREAUX

DE RÉDACTION ET D'ABONNEMENT,
A Paris, rue du Croissant, 16,
Hôtel Colbert.



PARAISSANT LE JEUDI et le DIMANCHE

Publiant avec chaque numéro
des

Caricatures et des vignettes

DESSINS.

Granville, Daumier,

Gavarni,

Traviès, Henri Monnier



LE FIGARO

Journal de Littérature et d'Arts

PARIS.

Puisque vous me parlez du *Vautrin* de M. de Balzac, parlons du *Vautrin* de M. de Balzac.

Et aussi bien n'y a-t-il guère d'autre sujet de conversation possible à l'heure présente... De la cave au grenier, dans le salon, dans la boutique, dans la rue, partout, on n'entend que ces mots : « Avez-vous vu *Vautrin* ? Etiez-vous à *Vautrin* ? Que pensez-vous de *Vautrin* ? »

Or, nous qui assistions à la représentation de *Vautrin*, nous allons vous en parler en connaissance de cause, car, non-seulement nous lui avons prêté notre plus scrupuleuse attention, mais encore nous l'avons applaudi de toutes nos forces, et nous faisons cet aveu sans que notre front se tache de la moindre rougeur ; — bien plus, nous persistons à nous croire tout aussi vertueux, tout aussi moraux que les puritains du *Commerce*, du *National* et du *Temps*.

Vautrin est un forçat qui a tui le *beau ciel de la Provence*, sans s'inquiéter de savoir si ce départ anonyme pleurait ou non à son gouvernement. En cheminant incognito sur une grande route, *Vautrin* rencontre un enfant abandonné, sans chaussure, sans vêtement, sans pain. La vue de ce pauvre petit réveille dans le cœur du forçat des sentimens dont il ne soupçonnait plus l'existence. Il songe à son passé ; il a honte, il se repent et jure de rentrer dans la société, le front haut, en honnête homme.

Mais *Vautrin* ne tarde pas à se désabuser. Une infranchissable barrière se dresse devant lui ; vingt fois il tente de la franchir, et toujours il retombe haletant, désespéré, convaincu de l'inutilité de ses efforts. C'en est fait, *Vautrin* va redevenir le farouche Jacques Colin, l'effroi du baigne lui-même ; il va recommencer cette terrible existence qui n'a de dénoûment possible que l'échafaud, lorsqu'un regard jeté sur son fils adoptif terrasse ses mauvaises pensées. « Non ! se dit-il, le monde ne me repoussera pas tout entier, car il y aura chez moi désormais deux natures bien distinctes, deux hommes séparés. Vous rejetterez *Vautrin*, d'accord ; mais vous accepterez Raoul de Frescas. Je n'ai plus de cœur, soit ; je vivrai par le cœur de ce jeune homme ! »

Et le voilà qui se rattache plus intimement à son

fil. Il vole pour l'habiller d'une façon convenable ; il vole pour le loger ; il vole pour le nourrir et surtout il vole pour lui faire donner une brillante éducation. Raoul ne tarde pas à devenir un cavalier accompli. Il n'est pas de salon, si distingué qu'il soit, qui n'ouvre ses portes toutes grandes devant lui ; et le cœur de *Vautrin* se dilate, et *Vautrin* triomphe, *Vautrin* qui, en considérant Raoul, croit se regarder dans un de ces miroirs magiques qui avaient la puissance de rajeunir et de purifier.

A la fin, Raoul retrouve sa famille, épouse une princesse espagnole et *Vautrin* est ramené au baigne où il emporte comme baume moral pour ses blessures le souvenir de la bonne action qu'il a faite.

Telle est en résumé l'idée qui domine le drame de M. de Balzac ; la voilà dépouillée de tous les matériaux accessoires nécessaires à l'édification de cinq actes et de tout l'esprit éminemment original jeté à pleines mains dans le dialogue. Eh bien ! c'est cette idée qui a soulevé les hurrahs pudibonds de la presse entière ; c'est cette idée qui a donné naissance à ce déluge de feuilletons vertueux dont nous sommes encombrés depuis dimanche !

Et encore si nos confrères s'étaient contentés de faire la critique de *Vautrin* ; s'ils s'étaient bornés à discuter la valeur morale du drame de M. de Balzac, nous n'aurions aucun reproche à leur adresser. Mais il n'en a pas été ainsi. Dans cette circonstance, la conduite de toute la presse, à fort peu d'honorables exceptions près, a été d'une immoralité et d'un scandale bien plus odieux cent fois que tout le scandale et toute l'immoralité reprochés à M. de Balzac. On a vu des journaux, de grands journaux, des journaux graves, comme on dit, se transformer publiquement en délateurs de la pensée, en mouchards de l'intelligence, et cela sans pudeur, sans vergogne, avec toute la tranquillité d'âme, toute la pureté de conscience qu'ils eussent eue en allant voir lever l'aurore.

Grâce à eux, grâce à leurs dénonciations morales, grâce à leurs grands airs d'intraitable puritanisme et de farouche pudeur, le ministre est intervenu comme le Dieu dont parle Horace, et, tranchant la question dans le vif, il a interdit l'innocent sujet de toutes ces crailleries mal-venues.

Qu'un auteur perde le fruit légitime de son travail ;

qu'un acteur ne récolte pas les bravos qui lui étaient dus pour son immense talent ; qu'une administration théâtrale soit ruinée et fasse banqueroute ; que deux cents familles restent sans ressource et sans pain... qu'importe à ces messieurs de la grande presse ? ils ont trouvé moyen d'aligner deux colonnes de vertu, à raison de dix sous la ligne !

THÉÂTRE DU VAUDEVILLE.

UN SECRET,

Drame en 3 actes de MM. ARNOULD et FOURNIER.

Une supposition :

Vous portez cent mille francs en billets de banque dans la poche droite de votre paletot.

La poche dudit paletot est trouée, les billets s'éparpillent ; vous avez de forts paiemens pour le lendemain ; votre signature est engagée ; vous ne pouvez y faire honneur ; on vous déclare banqueroutier frauduleux ; vous perdez la tête et, dans un moment de délire, vous vous la cassez d'un coup de pistolet.

Le jour où vous égarez votre fortune, il se trouve qu'un monsieur la rencontre, s'en empare, s'expatrie pendant une année en Angleterre et revient en France, riche de vos dépouilles, se marie, se lance dans le commerce, double, triple, décuple son avoir et devient au bout de six ans le plus millionnaire et le plus heureux des hommes ; — ceci soit dit pour les imbéciles qui persistent à soutenir que la fortune ne fait pas le bonheur.

Sur ces entrefaites, ce monsieur, que nous appellerons Darbert, éprouve le besoin d'avoir un caissier auquel il donne tout à la fois la clef de sa caisse et celle de son cœur. Au plus fort de son amitié et de sa confiance, Darbert apprend que Laville, son caissier, est un joueur et de plus qu'il est amoureux de sa femme. En ouvrant un meuble, Darbert s'aperçoit que les diamans de sa femme ont disparu. Plus de doute ! elle les aura vendus pour subvenir aux pertes de son amant.

Darbert s'abandonne à sa fureur conjugale ; il provoque Laville et ce n'est qu'après s'être battu avec lui et l'avoir blessé au bras qu'il apprend que son caissier n'est autre que le fils du malheureux dont, six ans auparavant, il a trouvé et conservé le portefeuille.

Tout s'arrange. Laville n'est point un joueur ; et si Mme Darbert vendait en secret ses parures c'était pour

en restituer le prix à la femme et la fille de la victime de son mari.

Cet ouvrage, le plus intéressant, le plus dramatique et le plus littéraire que le Vaudeville ait donné depuis son installation au boulevard Bonne-Nouvelle, est égayé par un rôle de mari trompé, parfaitement rendu par Bardou.

Les autres acteurs ont joué avec un talent et un ensemble dignes de la Comédie Française. Mlle Fargueil surtout a brillamment fait oublier son insuccès de *la Lionne* et de *la Belle Bourbonnaise*, ces erreurs de plusieurs hommes d'esprit qui ne prennent pas souvent leur revanche.

SOUS LA PORTE COCHÈRE,

Folie de MM. LOCKROY et ANICET.

Un bonheur n'arrive jamais seul.

Trois jours après avoir livré un *Secret* aux applaudissements du public, l'administration du Vaudeville vient de remporter une nouvelle victoire. Avec M. Trubert, les jours se suivent et se ressemblent.

Pourtant il ne s'agit plus ici de larmes, de sanglots, de drame intime, de mystérieuses douleurs. La scène a complètement changé. M. Loizeau est un tout autre personnage que M. Darbert, et si d'aventure on pleure à la représentation de ce vaudeville c'est uniquement à force de rire.

Nous sommes à Paris rue Bourbon-Villeneuve; il pleut à verse, une dame se réfugie sous une portecochère; un monsieur vient y chercher un abri contre les fureurs de l'ondée. Ce monsieur c'est Arnal; et dès lors commence un imbroglio où se trouvent mêlés des portiers, des cochers de fiacre, des femmes jalouses, des maris imbéciles, des vieillards bègues, des femmes en couches, le tout entremêlé de coups de dents, de coups de langues, de coups de poings et de coups de pieds. On se prend aux cheveux, on se saisit à la gorge on se saute aux yeux; on pleure, on se reconnaît, on s'embrasse et l'on s'épouse au milieu des éclats de rire de la salle.

La part faite à l'éloge, nous dirons à MM. Lockroy et Anicet que leur folie pêche par le dialogue qui est commun, flasque et sans esprit. C'est beaucoup sans doute de savoir trouver des situations burlesques, mais ce serait bien mieux encore de les encadrer dans ce dialogue fantasmagorique familier, à MM. Varin et Duvert. Il nous semble en outre que le dénoûment gagnerait infiniment à être racourci de moitié. L'intervention d'une spectatrice placée à la deuxième galerie n'est ni neuve ni amusante.

Ces critiques n'empêcheront pas l'œuvre nouvelle de MM. Lockroy et Anicet d'obtenir un succès à la *Passé-Minuit*, tant leurs situations sont réjouissantes, et nous ne doutons pas que le Vaudeville n'ait trouvé dans les deux pièces dont nous venons de vous parler la planche de salut qui doit le mener sain et sauf à la place de la Bourse.—Amen.

JEAN-JACQUES TARTUFFE.

Nos lecteurs nous sauront gré de faire un nouvel emprunt à la grande famille de ce bon M. Tartuffe, de M. Louis Desnoyers. Cette fois, il s'agit de M. Jean-Baptiste Tartuffe, ancien juge de paix, adjoint de sa commune, rose-croix du Grand-Orient et chevalier de l'ordre royal de la Légion-d'Honneur.

M. Jean-Jacques Tartuffe est un hypocrite d'athéisme, comme son trisaïeul, le grand Honoré Tartuffe, fut un hypocrite de dévotion.

M. Jean-Jacques Tartuffe se pose en esprit fort aux yeux des paysans; sa bibliothèque est encombrée de livres irréligieux qu'il n'a jamais lus; il assure que Voltaire ne croyait pas en Dieu et que Rousseau était matérialiste; il appelle les prêtres des calotins et les fidèles des jésuites; il affecte de faire travailler le dimanche, et néglige de se faire la barbe les jours de

fêtes; il ne met jamais les pieds à l'église; il se place sur le passage des processions, et s'y tient debout les bras croisés, chapeau en tête, bien persuadé que l'univers a les yeux sur lui et l'admire comme un autre Ajax; au moindre refus de sacrements, de confession ou de sépulture, il crie avec fanatisme contre le fanatisme du clergé; il voudrait que tous les bigots fussent fouettés sur la place publique: c'est sa manière de comprendre la tolérance; il saisit avidement, en sa qualité d'adjoint, toute occasion de tracasser les frères ignorants; il invite à dîner le curé de sa commune afin de discuter théologie et de lui prouver qu'il faut être un idiot pour croire à ce qu'enseignent les ministres de la religion.

Ses arguments reposent, en pareil cas, sur l'absurdité mathématique d'un seul Dieu en trois personnes, et de trois personnes ne faisant qu'un seul Dieu; sur l'impossibilité anatomique, pour une femme, d'être à la fois vierge et mère; sur la bonhomie conjugale de Saint-Joseph; et sur l'extrême embarras où se verraient les morts, lorsqu'au jour du jugement dernier, il s'agira pour eux de retrouver tous leurs membres épars.

Les sept cents femmes de Salomon et la manie chorégraphique du roi David lui fournissent aussi de triomphantes argumentations.

Mais c'est surtout contre les miracles qu'il tourne avec vigueur l'érudition scientifique qu'il a ramassée dans Pigault-Lebrun, dans *la Pucelle d'Orléans*, dans *le compère Mathieu* et dans quelques tragédies de Voltaire. Il cite à tout propos ces deux vers d'*OEdipe*, les seuls qu'il ait pu retenir:

Les prêtres ne sont pas ce qu'un vain peuple pense,
Notre crédulité fait toute leur science.

Il accable les papes de sarcasmes, conspué les cardinaux, méprise les suisses, honnit les sacristains, hue les bedaux, reproche aux moines d'être gras, aux cordeliers d'être libertins, aux chanoines d'être gourmands et plaisante fort agréablement sur les curés qui aiment la bonne chère, qui ont de bons vins dans leur cave et se font servir par de jeunes et jolies servantes.

Voilà le masque; voici le visage:

M. Jean Jacques Tartuffe exige absolument que sa femme hante les églises, que son fils suive assidument le catéchisme, que sa fille soit membre du rosaire et que ses valets fassent exactement leurs pâques; il s'excuse de cette anomalie en disant que la religion, parfaitement inutile pour les esprits éclairés, est un frein pour les femmes, les enfans et les domestiques. Mais c'est qu'en réalité, sous ce faux semblant d'incrédulité, M. Jean-Jacques Tartuffe est de tous les hommes les plus crédule. Il croit non seulement à Dieu, au diable, à l'enfer, au purgatoire, aux limbes, aux anges, aux archanges, mais encore aux esprits, aux revenans, aux vampires, aux feux-follets, aux loups garous, aux incubes, aux succubes, aux gnômes, aux djinns, au nombre 13, au chant nocturne de la chouette, aux tintemens d'oreilles, aux couteaux en croix, etc; il a peur du tonnerre, et se signe mentalement à chaque éclair; il demande pardon à Dieu, le soir, des impiétés de la journée; il fait dire des messes anonymes pour le salut de son âme; il s'inquiète du sens symbolique de ses rêves; il croit aux cœurs de perdrix piqués d'épingles noires, consulte des tireuses de cartes, et se fait dire la bonne aventure en secret; il accepterait avec répugnance un héritage le vendredi; il se détourne plein d'horreur à l'aspect d'une vieille femme qui passe dans le pays pour avoir un mauvais œil; il porte au fond de son chapeau une image de saint-Hubert, à l'encontre des mauvais chiens; il éprouve de cruelles angoisses à la vue d'une salière qu'on renverse sur la nappe, et il a crucifié un hibou à la porte de sa grange pour conjurer les maléfices.

Pourquoi se vanter de ne croire à rien lorsqu'au fond de l'âme on croit à tout? par vanité et par ambition. D'une part, M. Jean-Jacques Tartuffe s'ima-

gine trancher ainsi de l'Arouet de Voltaire; et d'autre part, cette hypocrisie, d'un genre plus commun qu'on ne le pense, l'a fait gratifier de deux choses qui ont encore une certaine valeur au village: un titre et un ruban.

THÉÂTRES.

La représentation de samedi dernier à l'Opéra laissera de tristes souvenirs dans l'esprit de tous les spectateurs. De huit heures à onze heures du soir, il y a eu bien des soupirs étouffés, bien des pleurs essuyés furtivement, et, si tout le monde ne s'est pas trouvé mal ostensiblement comme la bénéficiaire et madame Damoreau, qu'on a été obligé de transporter hors de sa baignoire, il n'est personne qui n'ait senti son cœur douloureusement oppressé en présence de la cruelle infortune qui a frappé Mlle Falcon au début de sa glorieuse carrière.

La représentation de samedi nous a confirmé dans cette triste opinion que les maladies de larynx sont impitoyables, pour ne pas dire inguérissables. Mademoiselle Falcon a reparu sur la scène de ses premiers succès avec une voix qui n'est pas même l'ombre de son ancienne voix. Pour quelques notes basses et hautes restées pures, tout le *medium* a disparu. C'est toujours la même puissance dramatique, la même intelligence de tragédienne, mais l'instrument est brisé; comme dit le poète, *vox faucibus hæsit*.

Duprez, malgré l'émotion bien concevable en pareille circonstance, a chanté avec l'énergie et la fraîcheur des premiers jours.—On a rappelé Mlle Falcon, on lui a jeté des couronnes.... Hélas! nous craignons fort que ce ne soient des fleurs sur une tombe!—Fassent le ciel et le docteur Wiesecké que l'avenir nous donne un éclatant démenti!

Le soir même où Mlle Falcon reparait à l'Opéra, Mlle Jenny Falcon, sa sœur, débutait au Gymnase-Dramatique dans une comédie en 3 actes de M. Scribe, *la Grand-mère*. On a applaudi en elle de remarquables dispositions qui donnent déjà plus que des espérances. Mme Volnys, qui remplissait le rôle de la grand-mère destinée originairement à Mlle Mars (infiniment trop jeune pour un semblable personnage), Mme Volnys, disons-nous, s'est fait applaudir d'un bout à l'autre de l'ouvrage.—Toutefois ce n'est point là un succès d'argent.

Zingaro est toujours l'œuvre à recettes de la Renaissance. Perrot et sa femme poussent le talent jusqu'à faire oublier la nullité du poème et l'insuffisance de la musique. Nous avons assisté, dimanche, à une représentation de *la Chaste Suzanne* où, Euzet et Mme Thillon exceptés, tout le monde mérite les moins grands éloges. *la Chaste Suzanne* n'en est pas encore à la vingtième représentation et déjà les artistes ne jouent plus qu'avec une impardonnable négligence. Les chœurs chantent faux, le divertissement du second acte est rendu avec une ridicule mollesse et l'un des vieillards, M. Daudé, se permet de charger son rôle avec une licence qui rappelle un tant soit peu l'ancien pensionnaire de Pézenas ou de Quimper-Coréentin.—Nous engageons le régisseur, M. Solomé, à prendre note de nos reproches. Il ne suffit pas que les premières représentations marchent bien; le public du dimanche a tout aussi droit au respect des acteurs que le public de la semaine.

Le prochain départ de Mlle Déjazet va permettre à M. Dormeuil de renouveler son affiche stéréotypée depuis trois mois. On répète toujours les *Chanteurs des rues*. C'est dans cet ouvrage, où joueront tous les comiques de la troupe, que débutera Valnay, le remplaçant de Levassor.

Le Chevalier de Saint-Georges et les *Trois épiciers* font de monstrueuses recettes aux Variétés; l'*Ouvrier* s'accoutume de plus en plus à l'Ambigu; on parle d'un *Mazagan* au Cirque, et le théâtre St-Antoine a tout-à-fait repris son rang parmi les théâtres du boulevard.

ENTR'ACTES.

M. Scribe n'ayant pas deviné quelle est la princesse dont une bourgeoise économe ne voudrait pas pour femme de chambre, eh bien! lui a dit Mlle Rossi c'est la princesse Inès de Castro, (Inès de Casse trop.)

Hier soir au foyer de la Gaité, M. Francisque aîné a demandé à Mlle Clarisse, quels sont les peintres dont les tableaux sont les plus effrayants à voir?

Le Rédacteur en chef ALBÉRIC SECOND.

Imprimerie de César BAJAT, rue Montmartre, 131



